

AMBIGUÏTÉS ET FONCTIONS DE LA MORT DANS LE THÉÂTRE FRANÇAIS

LICENCE 1
EXEMPLIER

*Dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet¹.*

Nul ne peut être considéré comme heureux avant d'être mort et d'avoir reçu les ultimes funérailles.

¹ Ovide, *Les Métamorphoses*, éd. G. Lafaye, trad. O. Sers, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 114 (III ; v. 136-137).

ŒUVRES CITÉES

Moyen Âge

1452 : - Arnoul Gréban, *Le Mystère de la Passion*.

XVI^e siècle

1555 : - Étienne Jodelle, *Didon se sacrifiant*, Tragédie.

1596 : - Jean de Virey, *La Macchabée*, Tragédie du martyr des sept frères et de Solomone leur mère.

XVII^e siècle

1641 : - Pierre Corneille, *Horace*, Tragédie*².

1643 : - Pierre Corneille, *Polyeucte martyr*, Tragédie*.

1647 : - Pierre Corneille, *Rodogune, princesse des Parthes*, Tragédie.
- Jean de Rotrou, *Le Véritable saint Genest*, Tragédie.

1654 : - Savinien Cyrano de Bergerac, *La Mort d'Agrippine*, Tragédie.

1665 : - Molière, *Le Festin de Pierre, Comédie (Dom Juan)**³.

1667 : - Molière, *Le Misanthrope*, Comédie*.

1670 : - Jean Racine, *Britannicus*, Tragédie*.

1672 : - Jean Racine, *Bajazet*, Tragédie*.

1675 : - Jean Racine, *Iphigénie*, Tragédie.

1677 : - Jean Racine, *Phèdre et Hippolyte*, Tragédie*.

XVIII^e siècle

1732 : - Voltaire, *Zaïre*, Tragédie*.

XIX^e siècle

1830 : - Victor Hugo, *Hernani*, Drame*.

1833 : - Alfred de Musset, *Les Caprices de Marianne*, comédie*.

1834 : - Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, Drame*.

- Alfred de Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, Comédie*.

1838 : - Victor Hugo, *Ruy Blas*, Drame*.

1897 : - Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Comédie héroïque*.

XX^e siècle

1911 : - Paul Claudel, *L'Otage**.

1942 : - Albert Camus, *Caligula*.

1944 : - Jean-Paul Sartre, *Huis clos**.

1948 : - Jean-Paul Sartre, *Les Mains sales*.

1952 : - Samuel Beckett, *En attendant Godot**.

1959 : - Samuel Beckett, *La Dernière bande*.

1963 : - Samuel Beckett, *Oh les beaux jours*.

- Eugène Ionesco, *Le Roi se meurt**.

1966 : - René de Obaldia, *Du vent dans les branches de sassafras*.

1990 : - Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde**.

² Les œuvres marquées d'une étoile sont celles que tout étudiant en lettres ne devrait manquer d'avoir lues.

³ Exceptionnellement, la date indiquée correspond à la création de la pièce, qui n'a été publiée que de façon posthume.

1- VIREY, *LA MACCHABÉE* (1596)

LE ROI ANTIOCHUS⁴, SOSANDER⁵, SOLOMONE, SES SEPT FILS⁶, QUATRE SOLDATS.

[Source : *Maccabées* II ; 7, 1-41.

Le roi Antiochus a fait capturer les Macchabées pour les forcer à intégrer sa cour. Devant leur refus de manger du porc et d'abjurer ainsi la religion juive, il les fait torturer un par un.]

LE ROI ANTIOCHUS

Je suis tant transporté de rage et de courroux
Voyant ainsi causer ce fol en ma présence,
Dont je perds tout espoir de prendre patience.
Sus ! Sus ! Qu'on prenne en main chacun un fouet tout neuf
D'escourgées⁷ qui soient faites de cuir de bœuf,
À trois nouveaux cordons et que sa peau douillette
L'on découpe depuis les pieds jusqu'à la tête.

SOSANDER

Soldats, afin d'avoir vos coups mieux à propos,
Liez-lui les deux mains par derrière le dos.

LE PREMIER SOLDAT

Vous verrez maintenant si je ne dois pas être
Digne d'être appelé en cet office maître.

LE DEUXIÈME SOLDAT

Pour montrer que j'entends aussi bien ce métier
Comme toi, je m'en vais commencer le premier.

LE TROISIÈME SOLDAT

Or sus ! Sus Compagnons ! Fraillons donc tous ensemble !

LE QUATRIÈME SOLDAT

Pour les coups qu'on lui donne, il ne plaint ni ne tremble
Non plus que s'il était un bien ferme rocher.

LE PREMIER SOLDAT

J'ai pitié de lui voir couper sa tendre chair,
Pour cela toutefois il ne pleure ni crie.

SOSANDER

Mon ami, si tu veux sauver ta pauvre vie
Fais ce qu'il plaît au roi.

LE DEUXIÈME SOLDAT

Vraiment il ne dit mot,

Nous l'avons tant battu qu'il en est idiot.

LE ROI ANTIOCHUS

Il faut que sur la roue à cette heure on l'étende
Ainsi qu'en un rondeau, et qu'à ses pieds on pende

⁴ Antiochos IV Épiphane, roi de la dynastie des Séleucides (dynastie d'origine macédonienne qui règne sur l'Asie Mineure, la Syrie, la Mésopotamie et les régions orientales de l'empire d'Alexandre de 312 avant J.-C. à 63 avant J.-C.) ; son règne s'étend de 175 à 164 avant J.-C.

⁵ Prévôt du roi Antiochus.

⁶ Dans la pièce, ceux-ci répondent aux noms d'Aber, Achar, Areth, Jacob, Judas, Macchabée et Machir. La source biblique n'indique pas de nom.

⁷ Fouet composé de plusieurs cordes ou liens de cuir.

Deux fers qui soient fort gros ; de cette pesanteur,
Il souffrira grand mal et douleur en son cœur,
En lui tirant ainsi les entrailles par force.

LE TROISIÈME SOLDAT

S'il ne meurt promptement pour cette rude entorse
Il faut dire qu'il a son âme de travers.

LE QUATRIÈME SOLDAT

Le voilà sur la roue, apportez-moi ces fers
Pour les mettre à ses pieds.

LE PREMIER SOLDAT

C'est chose pitoyable,
De voir ainsi pâtir ce pauvre misérable. [...]

SOSANDER

Puisqu'il n'est encor mort, jetez-le dans le feu
Tout ainsi comme il est étendu sur la roue. (*Ils le jettent dans le feu.*)

LE TROISIÈME SOLDAT

Mon ami, si ton Dieu est sorcier et qu'il joue
D'enchantement, dis-lui qu'il t'aide maintenant.

LE PREMIER SOLDAT

Voici étrange cas, par Jupin⁸ Dieu-tonnant,
D'être dedans ce feu il semble qu'il lui plaise
Et qu'il ne sente point la chaleur de la braise. [...]

LE ROI ANTIOCHUS

Qu'on lui coupe la langue avecques un couteau
Et qu'on l'écorche après, tout ainsi comme un veau.
Et pour dernier supplice, il le faut en arrière
Jeter ainsi dedans la bouillante chaudière. (*Ils lui coupent la langue.*)

LE QUATRIÈME SOLDAT

Ça, la langue chétive, tu as trop blasphémé ! (*Ils l'écorchent.*)

LE PREMIER SOLDAT

Tu seras de la peau maintenant désarmé,
Écorchons, compagnons !

SOSANDER

Vraiment il plaint encore,
S'il est plus guère ainsi, il faudra que je pleure
Tant son tourment est grand. Jetez-le donc dedans
Car nous avons affaire après à d'autres gens⁹.

Jean de Virey, *La Macchabée, Tragédie sur le martyre des sept frères et de Solomone leur mère*, in
Tragédies et récits de martyres en France (fin XVI^e – début XVII^e siècle), éd. C. Biet et
M.-M. Fragonard, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 161-164.

NB : Les autres fils de Solomone subissent des tortures diverses : l'un se fait fouetter et ouvrir l'estomac avant de « rendre l'esprit avec joie » ; un autre se fait couper la langue et appliquer le supplice de la roue, avant de se présenter de lui-même au dernier supplice ; un autre se fait attacher à un poteau la tête en bas, « rôtir peu à peu », couper la langue et jeter dans une chaudière d'eau bouillante. Solomone, quant à elle, se fait simplement ébouillanter. Tout cela sur scène.

⁸ Surnom familier du dieu latin Jupiter.

⁹ Car nous avons encore d'autres personnes à torturer ; ici, il parle des six frères de leur première victime, et de Solomone.

2- CORNEILLE, *HORACE* (1641) IV, 5 : HORACE, CAMILLE.

[Source : Tite-Live, *Ab urbe condita*, I, 23-26.

Rome est en guerre contre Albe. Pour mettre un terme au conflit, les deux villes décident d'organiser un combat de champions : pour la défendre, Rome désigne les trois Horaces ; Albe les trois Curiaces. Deux des Horaces sont tués ; le dernier parvient néanmoins à éliminer les trois Curiaces. Après le combat, il retrouve sa sœur Camille, désespérée parce qu'elle était fiancée à l'un des Curiaces.]

HORACE

Ô Ciel, qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur¹⁰ ?
Aime, aime cette mort¹¹ qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon Amant !
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome, enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encore mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie,
Que cent Peuples unis des bouts de l'Univers
Passent pour la détruire, et les monts, et les mers !
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux.
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre :
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, *mettant l'épée, à la main, et poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place ;
Va dedans les Enfers plaindre ton Curiace !

CAMILLE, *blessée derrière le théâtre.*

Ah, traître !

HORACE, *revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

Pierre Corneille, *Horace, Tragédie*, in *Œuvres complètes*, éd. G. Couton, t. 1, Paris, Gallimard, Pléiade, 1984, p. 887-888 (IV, 5 ; v. 1295-1322).

¹⁰ Le fait qu'une Romaine porte le deuil d'un ennemi jette l'opprobre non seulement sur elle, mais sur toute sa famille.

¹¹ La mort de Curiace.

3- ROTROU, *LE VÉRITABLE SAINT GENEST* (1647).

V, 7 : PLANCIEN¹², DIOCLÉTIAN¹³, MAXIMIN¹⁴, VALÉRIE¹⁵,
CAMILLE¹⁶, MARCELLE¹⁷, OCTAVE, SERGESTE, LENTULE, ALBIN,
SUITE DE GARDES.

[*Genest est un comédien et chef de troupe, que l'empereur Dioclétian invite à jouer une pièce à l'occasion du mariage de sa fille Valérie avec l'officier Maximin. Alors que Genest joue le rôle d'un martyr torturé et tué par Maximin, il est pris d'une illumination et se convertit au christianisme sous les yeux de Dioclétian, qui le condamne à mort. Ici, Genest vient d'être exécuté.*]

PLANCIEN

Par votre ordre, Seigneur, ce glorieux acteur¹⁸,
Des plus fameux héros, fameux imitateur,
Du théâtre romain la splendeur et la gloire,
Mais si mauvais acteur dedans sa propre histoire,
Plus entier que jamais en son impiété
Et par tous mes efforts en vain sollicité,
A du courroux des Dieux contre sa perfidie
Par un acte sanglant, fermé la tragédie.

MARCELLE, *pleurant*.

Que nous achèverons par la fin de nos jours.

OCTAVE

Ô fatale nouvelle !

SERGESTE.

Ô funeste discours !

PLANCIEN

J'ai joint à la douceur, aux offres, aux prières,
À si peu que les Dieux m'ont donné de lumières,
Voyant que je tentais d'inutiles efforts,
Tout l'art dont la rigueur peut tourmenter les corps ;
Mais ni les chevalets, ni les lames flambantes,
Ni les ongles de fer, ni les torches ardentes,
N'ont contre ce rocher été qu'un doux zéphyr,
Et n'ont pu de son sein arracher un soupir ;
Sa force en ce tourment a paru plus qu'humaine,
Nous souffrions plus que lui par l'horreur de sa peine ;
Et nos cœurs détestant ses sentiments chrétiens,

¹² Préfet de l'empereur Dioclétian.

¹³ Dioclétien est un officier dalmate d'origine obscure qui parvient à la tête de l'Empire d'Orient en 283 après J.-C. Il est connu pour avoir instauré le système de la Tétrarchie (293-312), pour avoir mené des persécutions particulièrement violentes contre les chrétiens, et pour avoir abdicé en 305 après J.-C.

¹⁴ Officier illyrien promu à la dignité de César (c'est-à-dire d'associé de l'Empereur) par Dioclétian ; il est censé épouser Valérie dans la journée.

¹⁵ Fille de Dioclétian.

¹⁶ Suivante de Valérie.

¹⁷ Marcelle, Octave, Sergeste, Lentule et Albin sont des comédiens de la troupe dirigée par Genest.

¹⁸ Genest.

Nos yeux ont malgré nous fait l'office des siens ;
Voyant la force enfin comme l'adresse vaine,
J'ai mis la tragédie à sa dernière scène,
Et fait avec sa tête ensemble séparer
Le cher nom de son Dieu qu'il voulait proférer.

 DIOCLÉTIAN *s'en allant*.

Ainsi reçoive un prompt et sévère supplice
Quiconque ose des Dieux irriter la justice !

 VALÉRIE, à *Marcelle*.

Vous voyez de quel soin je vous prêtais les mains ;
Mais sa grâce n'est plus au pouvoir des humains.

Ils s'en vont tous pleurant.

 MAXIMIN, *emmenant Valérie*.

Ne plaignez point, Madame, un malheur volontaire,
Puisqu'il l'a pu franchir, et s'être salutaire,
Et qu'il a bien voulu, par son impiété,
D'une feinte, en mourant, faire une vérité.

Jean de Rotrou, *Le Véritable saint Genest, Tragédie*, in *Théâtre du XVII^e siècle*, t. 1, éd. J. Scherer,
Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975, p. 1004-1005.

4- CYRANO DE BERGERAC, *LA MORT D'AGRIPPINE* (1654) V, 7 : TIBÈRE¹⁹, AGRIPPINE²⁰

[L'empereur Tibère cherche depuis longtemps un moyen de se débarrasser d'Agrippine, qu'il redoute. L'occasion lui en est offerte après qu'il a découvert l'attentat que son favori, Séjanus²¹, tramait contre lui, et auquel Agrippine était associée.]

TIBÈRE

Mais je t'ai convaincue, et ton crime avéré
Rend ton arrê²² sans tache et mon front assuré²³.

AGRIPPINE

Comme je sais, tyran, ce que ton cœur estime,
Que le crime te plaît à cause qu'il est crime,
Si le trépas m'est dû, j'empêche ton transport
De goûter le plaisir d'en commettre à ma mort.

TIBÈRE

Moi, te donner la mort ? J'admire ton audace !
Depuis quand avec nous es-tu rentrée en grâce ?
Pour allonger tes maux, je te veux voir nourrir
Un trépas éternel dans la peur de mourir.

AGRIPPINE

Enfin, lâche Empereur, j'aperçois ta faiblesse
À travers l'épaisseur de toute ta sagesse
Et du déguisement dont fait ta vanité
Un spécieux prétexte à ta timidité.
Quoi, tyran, tu pâlis, ton bras en l'air s'arrête
Lorsque d'un front sans peur je t'apporte ma tête ?
Prends garde, mon bourreau, de ne te point troubler,
Tu manqueras ton coup, car je te fais trembler.
Que d'un sang bien plus chaud, et d'un bras bien plus ferme,
De tes derniers soleils j'accourcirais le terme,
Avec combien de joie et combien de vigueur
Je te ferais descendre un poignard dans le cœur !
En tout cas si je tombe au deçà de l'ouvrage,
Je laisse encore un fils héritier de ma rage,
Qui fera pour venger les maux que j'ai soufferts
Rejaillir jusqu'à moi ton sang dans les Enfers !

TIBÈRE

Qu'on l'ôte de mes yeux, cette ingrante vipère !

AGRIPPINE

On te nommait ainsi, quand tu perdis ton Père.

¹⁹ Empereur romain de la dynastie des Julio-Claudiens ; il règne de 14 à 37 après J.-C.

²⁰ Il s'agit d'Agrippine l'Aînée (circa 14 avant J.-C.-33 après J.-C.), épouse du grand Germanicus – et non d'Agrippine la Jeune (15-59 après J.-C.), épouse de l'empereur Claude (qui règne de 41 à 54 après J.-C.) et mère de l'empereur Néron (qui règne de 54 à 68 après J.-C.).

²¹ Favori de Tibère à la légende noire (20 avant J.-C.-31 après J.-C.). Il a particulièrement mauvaise réputation au XVII^e siècle.

²² La sentence qu'il s'apprête à prononcer contre elle.

²³ Ma vie assurée.

TIBÈRE

Enfin, persécuté de mes proches parents,
Et dedans ma famille au milieu des serpents,
J'imiterai, superbe, Hercule en ce rencontre.

AGRIPPINE

O ! le digne rapport d'Hercule avec un monstre !

TIBÈRE

Qu'on égorge les siens, hormis Caligula²⁴ !

AGRIPPINE

Pour te perdre, il suffit de sauver celui-là.

V, 8 : TIBÈRE

TIBÈRE

D'elle²⁵ et de Séjanus, les âmes déloyales
Arriveront ensemble aux plaines infernales ;
Mais pour Térentius²⁶, à l'un et l'autre uni,
Perdant tout ce qu'il aime, il est assez puni.

V 9: TIBÈRE, NERVA²⁷

NERVA

César !

TIBÈRE

Hé bien, Nerva ?

NERVA

J'ai vu la catastrophe

D'une femme sans peur, d'un soldat philosophe ;
Séjanus a d'un cœur qui ne s'est point soumis
Maintenu hautement ce qu'il avait promis ;
Et Livilla de même éclatante de gloire,
N'a pas d'un seul soupir offensé sa mémoire.
Enfin, plus les bourreaux qui les ont menacés...

TIBÈRE

Sont-ils morts l'un et l'autre ?

NERVA

Ils sont morts.

TIBÈRE

C'est assez.

Savinien de Cyrano de Bergerac, *La Mort d'Agrippine*, éd. D. Moncond'huy, Paris, La Table ronde,
1995, p. 117-120.

²⁴ Fils d'Agrippine l'Aînée et futur empereur de Rome à la légende noire ; il règne de 37 à 41 après J.-C.

²⁵ Ici, Tibère ne parle pas d'Agrippine l'Aînée, mais de sa propre belle-fille Livilla (notamment sœur du grand Germanicus), qui a également pris part à la conjuration de Séjanus.

²⁶ Ami de Séjanus, que Tibère a épargné par égard pour la loyauté remarquable dont il a fait preuve, malgré la chute de Séjanus.

²⁷ Sénateur confident de Tibère.

5- MOLIÈRE, *LE FESTIN DE PIERRE* (DON JUAN ; 1665) V, 4 : DON JUAN, SGANARELLE²⁸

[Don Juan vient d'annoncer à Sganarelle qu'il compte poursuivre ses méfaits tout en feignant la piété. Cette intention de se faire hypocrite est l'aboutissement d'un endurcissement au péché devenu irrémédiable.]

SGANARELLE – Monsieur, quel Diable de style prenez-vous là ? ceci est bien pis que le reste, et je vous aimerais bien mieux encore comme vous étiez auparavant, j'espérais toujours de votre salut²⁹, mais c'est maintenant que j'en désespère, et je croyais que le Ciel qui vous a souffert jusques ici ne pourra du tout souffrir cette dernière horreur.

DON JUAN – Va va, le Ciel n'est pas si exact que tu penses, et si toutes les fois que les hommes...

SGANARELLE – Ah Monsieur, c'est le Ciel qui vous parle, et c'est un avis qu'il vous donne.

DON JUAN – Si le Ciel me donne un avis, il faut qu'il parle plus clairement s'il veut que je l'entende.

V, 5 : DON JUAN, UN SPECTRE EN FEMME VOILÉE³⁰, SGANARELLE

LE SPECTRE – Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du Ciel, et s'il ne se repent ici sa perte est résolue.

SGANARELLE – Entendez-vous Monsieur ?

DON JUAN – Qui ose tenir ces paroles, je crois connaître cette voix.

SGANARELLE – Ah Monsieur, c'est un spectre je le reconnais au marcher.

DON JUAN – Spectre, fantôme, ou Diable je veux voir ce que c'est.

SGANARELLE – Ô Ciel ! voyez, Monsieur, ce changement de figure.

DON JUAN – Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

SGANARELLE – Ah Monsieur, rendez-vous à tant de preuves et jetez-vous vite dans le repentir.

Don Juan – Non, non, il ne sera pas dit que quoi qu'il arrive je sois capable de me repentir, allons suis-moi.

²⁸ Valet de Don Juan.

²⁹ Ici, il est question du salut de l'âme de Don Juan.

³⁰ Le spectre en question peut tout aussi bien symboliser toutes les femmes trompées par Don Juan, que figurer Done Elvire. Cette conquête cruellement déçue de Don Juan lui a néanmoins pardonné avant de se retirer dans un couvent, lors d'une scène où elle est apparue voilée (voir IV, 6).

V, 6 : LA STATUE³¹, DON JUAN, SGANARELLE

LA STATUE – Arrêtez Don Juan, vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

DON JUAN – Oui, où faut-il aller ?

LA STATUE – Donnez-moi la main.

DON JUAN – La voilà.

LA STATUE – Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à la foudre.

DON JUAN – Ô Ciel que sens-je ? un feu invisible me brûle, je n'en puis plus tout mon corps devient...

SGANARELLE - Ah mes gages ! mes gages ! voilà par sa mort un chacun satisfait, Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content, il n'y a que moi seul de malheureux, mes gages, mes gages, mes gages !

Molière (Jean-Baptiste Poquelin, dit), *Le Festin de Pierre, comédie*, in *Œuvres complètes*, t. 2, éd. G. Forestier et C. Bourqui, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2010, p. 900-902.

³¹ Statue d'un Commandeur que Don Juan a tué. Par jeu et par esprit de bravade, Don Juan a prié la statue à souper (III, 5) ; après avoir honoré cette invitation, la statue enjoint à son tour à Don Juan de souper avec elle (IV, 8). Cette dernière scène de la pièce constitue l'aboutissement de ce fil dramaturgique.

6- RACINE, *BAJAZET* (1672)
V, 3 : ROXANE³², ZATIME³³

[Le sultan Amurat est parti guerroyer sous les murs de Babylone, laissant au sérail son épouse, Roxane. En son absence, celle-ci est tombée amoureuse du frère cadet d'Amurat, Bajazet, dont le sultan veut la mort. Alors qu'elle a reçu l'ordre de faire exécuter Bajazet, et qu'elle a découvert que ce dernier en aimait une autre – la belle Atalide –, Roxane hésite encore.]

ROXANE

Oui, tout est prêt, Zatime.
Orcan³⁴, et les Muets³⁵ attendent leur Victime³⁶.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.
Je puis le retenir. Mais s'il sort, il est mort.
Vient-il ?

ZATIME

Oui, sur mes pas un Esclave l'amène.
Et loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher de son Appartement. *[Elle sort.]*

ROXANE³⁷

Âme lâche, et trop digne enfin d'être déçue,
Peut-tu encor souffrir qu'il paraisse à ta vue ?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?
Quand même il se rendrait, peux-tu lui pardonner ?
Quoi ne devrais-tu pas être déjà vengée ?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr... Mais le voici.

³² Sultane, favorite du sultan Amurat, et amoureuse de Bajazet.

³³ Esclave de Roxane.

³⁴ Envoyé cruel du sultan Amurat.

³⁵ Gardes du sérail.

³⁶ Bajazet.

³⁷ Ici, Roxane se parle à elle-même.

V, 4 : BAJAZET, ROXANE.

[...]

ROXANE

Laissons ces vains discours. Et sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner ?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET

Que faut-il faire ?

ROXANE

Ma Rivale est ici. Suis-moi sans différer.
De ton cœur par sa mort viens me voir m'assurer,
Et libre d'un amour à ta gloire funeste
Viens m'engager ta foi ; le temps fera le reste.
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET

Je ne l'accepterais que pour vous en punir,
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter ?
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même, et de mon injustice.
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Si mon cœur l'avait crue, il ne serait qu'à vous.
Confessant vos bienfaits, reconnaissant vos charmes,
Elle a pour me fléchir employé jusqu'aux larmes.
Toute prête vingt fois à se sacrifier,
Par sa mort elle-même a voulu nous lier.
En un mot séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime.
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir.
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée.
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame. Et si jamais je vous fus cher...

ROXANE

Sortez.

Jean Racine, *Bajazet, Tragédie*, in *Œuvres complètes, Théâtre-Poésie*, éd. G. Forestier, t. 1, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1999, p. 611 et 613-614.

7- RACINE, *PHÈDRE ET HIPPOLYTE* (1677) V, 6 : THÉSÉE³⁸, THÉRAMÈNE³⁹

[*Phèdre, épouse du roi Thésée, est tombée amoureuse du fils de ce dernier, Hippolyte. Quand son mari passe pour mort, elle déclare son amour à Hippolyte sur les conseils de sa nourrice, Œnone. Mais Thésée revient : Œnone lui fait croire que son fils a voulu attenter à la vertu de Phèdre. Le roi bannit Hippolyte et demande à Neptune de le punir. Dès que le jeune homme sort de la ville de Trézène, il est attaqué par un monstre marin.*]

THÉRAMÈNE

À peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes.
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes Coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri sorti du fond des flots
Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des Coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne Fils d'un Héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au Monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre

³⁸ Fils d'Égée, roi d'Athènes et époux de Phèdre.

³⁹ Gouverneur d'Hippolyte, le fils de Thésée.

Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le Monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même en ce désordre affreux
Un Dieu, qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
À travers des rochers la peur les précipite.
L'essieu crie, et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux Fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des Rois ses Aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints. Les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain.
Le Ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
*Prends soin après ma mort de la triste Aricie*⁴⁰.
Cher Ami, si mon Père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un Fils fausement accusé,
Pour apaiser mon sang, et mon Ombre plaintive,
Dis-lui, qu'avec douceur il traite sa Captive,
Qu'il lui rende... À ce mot ce Héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet, où des Dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son Père.

Jean Racine, *Phèdre et Hippolyte, Tragédie*, in *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 872-874.

⁴⁰ Princesse du sang royal d'Athènes, dont Hippolyte était amoureux.

V, 7 : THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMÈNE, PANOPE⁴¹, GARDES.

THÉSÉE

Hé bien vous triomphez, et mon Fils est sans vie.
Ah que j'ai lieu de craindre ! Et qu'un cruel soupçon
L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison !
Mais, Madame, il est mort, prenez votre Victime.
Jouissez de sa perte injuste, ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez. [...]

PHÈDRE

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence.
Il faut à votre Fils rendre son innocence.
Il n'était point coupable.

THÉSÉE

Ah Père infortuné !

Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
Cruelle, pensez-vous être assez excusée...

PHÈDRE

Les moments me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui sur ce Fils chaste et respectueux
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le Ciel mit dans mon sein une flamme funeste.
La détestable Cœnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte instruit de ma fureur
Ne découvrit un feu qui lui faisait horreur.
La Perfide abusant de ma faiblesse extrême
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et fuyant mon courroux
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer aurait déjà tranché ma destinée.
Mais je laissais gémir la Vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les Morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée⁴² apporta dans Athènes.
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu,
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le Ciel, et l'Époux que ma présence outrage.
Et la Mort à mes yeux déroband la clarté
Rend au jour, qu'ils souillaient, toute sa pureté.

PANOPE

Elle expire, Seigneur.

⁴¹ Suivante de Phèdre.

⁴² Mythique magicienne originaire de Colchide, fille du roi Aïétés et épouse du héros Jason, qu'elle aide à conquérir la Toison d'Or.

THÉSÉE

D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire !
Allons de mon erreur, hélas ! trop éclaircis
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux Fils.
Allons de ce cher Fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités.
Et pour mieux apaiser ses Mânes irrités,
Que malgré les complots d'une injuste Famille⁴³
Son Amante aujourd'hui me tienne lieu de Fille.

Jean Racine, *Phèdre et Hippolyte, Tragédie*, in *Œuvres complètes*, éd. cit., p. 875-876.

⁴³ Allusion au fait qu'Aricie est la sœur des Pallantides, défunts rivaux de Thésée pour le trône d'Athènes.

8- HUGO, *RUY BLAS* (1838) V, 3 : RUY BLAS, LA REINE.

[*Le noble d'Espagne Don Salluste de Bazan veut se venger de la Reine, qui a voulu lui faire épouser une suivante qu'il avait engrossée. Renvoyé de la Cour, il médite une vengeance froide : faisant passer son propre valet, Ruy Blas, pour son cousin, Don César de Bazan, il lui ordonne de séduire la Reine.*

Le temps passe : Ruy Blas est devenu un ministre vertueux et influent, et a gagné le cœur de la Reine. Don Salluste resserre alors les rets de son piège : il attire, de nuit, la Reine dans les appartements de « Don César », et les surprend. Il invite alors la Reine à signer un aveu d'adultère et à fuir avec celui qui passe encore pour Don César.]

DON SALLUSTE, *montrant Ruy Blas.*

César vous aime.

Il est digne de vous. Il est, sur mon honneur,
De fort grande maison. Presque un prince. Un seigneur
Ayant donjon sur roche et fief dans la campagne.
Il est duc d'Olmedo, Bazan, et grand d'Espagne...

Il pousse sur le parchemin la main de la reine éperdue et tremblante, et qui semble prête à signer.

RUY BLAS, *comme se réveillant tout à coup.*

Je m'appelle Ruy Blas, et je suis un laquais !

(Arrachant des mains de la reine la plume et le parchemin qu'il déchire.)

Ne signez pas, madame ! – Enfin ! – Je suffoquais !

LA REINE

Que dit-il ? don César !

RUY BLAS, *laissant tomber sa robe et se montrant vêtu de la livrée ; sans épée.*

Je dis que je me nomme

Ruy Blas ! et que je suis le valet de cet homme ! *(Se retournant vers don Salluste.)*

Je dis que c'est assez de trahison ainsi,

Et que je ne veux pas de mon bonheur ! – Merci !

– Ah vous avez eu beau me parler à l'oreille ! –

Je dis qu'il est bien temps qu'enfin je me réveille,

Quoique tout garrotté dans vos complots hideux,

Et que je n'irai pas plus loin, et qu'à nous deux,

Monseigneur, nous faisons un assemblage infâme.

J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme !

DON SALLUSTE, *à la reine, froidement.*

Cet homme est en effet mon valet. *(À Ruy Blas avec autorité.)* Plus un mot.

LA REINE, *laissant enfin échapper un cri de désespoir et se tordant les mains.*

Juste ciel !

DON SALLUSTE, *poursuivant.*

Seulement il a parlé trop tôt. *(Il croise les bras et se redresse, avec une voix tonnante.)*

Eh bien oui ! maintenant disons tout. Il n'importe !

Ma vengeance est assez complète de la sorte. *(À la reine.)*

Qu'en pensez-vous ? – Madrid va rire, sur ma foi !

Ah ! vous m'avez cassé ! je vous détrône, moi.

Ah ! vous m'avez banni ! je vous chasse, et m'en vante !

Ah ! vous m'avez pour femme offert votre suivante ! (*Il éclate de rire.*)

Moi, je vous ai donné mon laquais pour amant.

Vous pourrez l'épouser aussi ! certainement.

Le roi s'en va ! – Son cœur sera votre richesse, (*Il rit.*)

Et vous l'aurez fait duc afin d'être duchesse ! (*Grinçant des dents.*)

Ah ! Vous m'avez brisé, flétri, mis sous vos pieds,

Et vous dormiez en paix, folle que vous étiez !

Pendant qu'il a parlé, Ruy Blas est allé à la porte du fond et en a poussé le verrou, puis il s'est approché de lui sans qu'il s'en soit aperçu, par derrière, à pas lents. Au moment où don Salluste achève, fixant des yeux pleins de haine et de triomphe sur la reine anéantie, Ruy Blas saisit l'épée du marquis par la poignée et la tire vivement.

RUY BLAS, terrible, l'épée de don Salluste à la main.

Je crois que vous venez d'insulter votre reine !

Don Salluste se précipite vers la porte. Ruy Blas la lui barre.

– Oh ! n'allez point par là, ce n'en est pas la peine,

J'ai poussé le verrou depuis longtemps déjà. –

Marquis, jusqu'à ce jour Satan te protégea,

Mais s'il veut t'arracher de mes mains, qu'il se montre.

– À mon tour ! – On écrase un serpent qu'on rencontre.

– Personne n'entrera, ni tes gens, ni l'enfer !

Je te tiens écumant sous mon talon de fer ! [...]

Vous contiez vos griefs dans ces derniers moments.

Je ne répondrai pas à vos raisonnements,

Et d'ailleurs – je n'ai pas compris. – Ah ! misérable !

Vous osez, – votre reine, une femme adorable !

Vous osez l'outrager quand je suis là ! – Tenez,

Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez !

Et vous vous figurez que je vous verrai faire

Sans rien dire ! – Écoutez, quelle que soit sa sphère,

Monseigneur, lorsqu'un traître, un fourbe tortueux,

Commet de certains faits rares et monstrueux,

Noble ou manant, tout homme a droit, sur son passage,

De venir lui cracher sa sentence au visage,

Et de prendre une épée, une hache, un couteau !... –

Pardieu ! j'étais laquais ! quand je serais bourreau ?

LA REINE

Vous n'allez pas frapper cet homme ?

RUY BLAS

Je me blâme

D'accomplir devant vous ma fonction, Madame,

Mais il faut étouffer cette affaire en ce lieu. (*Il pousse don Salluste vers le cabinet.*)

– C'est dit, monsieur ! allez là-dedans prier Dieu !

DON SALLUSTE

C'est un assassinat !

RUY BLAS

Crois-tu ?

DON SALLUSTE, désarmé, et jetant un regard plein de rage autour de lui.

Sur ces murailles

Rien ! pas d'arme ! (*À Ruy Blas.*) Une épée au moins !

RUY BLAS

Marquis ! tu railles !

Maître ! est-ce que je suis un gentilhomme, moi ?
Un duel ! fi donc ! je suis un de tes gens à toi,
Valetaille de rouge et de galons vêtue,
Un maraud qu'on châtie et qu'on fouette, – et qui tue !
Oui, je vais te tuer, Monseigneur, vois-tu bien ?
Comme un infâme ! comme un lâche ! comme un chien !

LA REINE

Grâce pour lui !

RUY BLAS, *à la reine, saisissant le marquis.*

Madame, ici chacun se venge.

Le démon ne peut plus être sauvé par l'ange !

LA REINE, *à genoux.*

Grâce !

DON SALLUSTE, *appelant.*

Au meurtre ! au secours !

RUY BLAS, *levant l'épée.*

As-tu bientôt fini ?

DON SALLUSTE, *se jetant sur lui en criant.*

Je meurs assassiné ! Démon !

RUY BLAS, *le poussant dans le cabinet.*

Tu meurs puni !

Ils disparaissent dans le cabinet, dont la porte se referme sur eux.

LA REINE, *restée seule, tombant demi-morte sur le fauteuil.*

Ciel ! (*Un moment de silence. Rentre Ruy Blas, pâle, sans épée.*)

V, 4 : LA REINE, RUY BLAS

Ruy Blas fait quelques pas en chancelant vers la reine immobile et glacée, puis il tombe à deux genoux, l'œil fixé à terre, comme s'il n'osait lever les yeux jusqu'à elle.

RUY BLAS, *d'une voix grave et basse.*

Maintenant, Madame, il faut que je vous dise.

– Je n'approcherai pas. – Je parle avec franchise.
Je ne suis point coupable autant que vous croyez.
Je sens, ma trahison, comme vous la voyez,
Doit vous paraître horrible. Oh ! ce n'est pas facile
À raconter. Pourtant je n'ai pas l'âme vile,
Je suis honnête au fond. – Cet amour m'a perdu. –
Je ne me défends pas, je sais bien, j'aurais dû
Trouver quelque moyen. La faute est consommée !
– C'est égal, voyez-vous, je vous ai bien aimée. [...]

LA REINE

Que voulez-vous ?

RUY BLAS, *joignant les mains.*

Que vous me pardonniez, madame !

LA REINE

Jamais.

RUY BLAS

Jamais ! (*Il se lève et marche lentement vers la table.*)

Bien sûr ?

LA REINE

Non, jamais !

RUY BLAS *prend la fiole posée sur la table, la porte à ses lèvres et la vide d'un trait.*

Triste flamme,

Éteins-toi !

LA REINE, *se levant et courant à lui.*

Que fait-il ?

RUY BLAS, *posant la fiole.*

Rien. Mes maux sont finis.

Rien. Vous me maudissez, et moi je vous bénis.

Voilà tout.

LA REINE, *éperdue.*

Don César !

RUY BLAS

Quand je pense, pauvre ange,

Que vous m'avez aimé !

LA REINE

Quel est ce philtre étrange ?

Qu'avez-vous fait ? Dis-moi ! réponds-moi ! parle-moi !

César ! je te pardonne et t'aime et je te croi !

RUY BLAS

Je m'appelle Ruy Blas.

LA REINE, *l'entourant de ses bras.*

Ruy Blas, je vous pardonne !

Mais qu'avez-vous fait là ? Parle, je te l'ordonne !

Ce n'est pas du poison, cette affreuse liqueur ?

Dis ?

RUY BLAS

Si ! c'est du poison. Mais j'ai la joie au cœur. (*Levant les yeux au ciel.*)

Permettez, ô mon Dieu, justice souveraine,

Que ce pauvre laquais bénisse cette reine,

Car elle a consolé mon cœur crucifié,

Vivant, par son amour, mourant, par sa pitié !

LA REINE

Du poison ! Dieu ! c'est moi qui l'ai tué ! – Je t'aime !

Si j'avais pardonné ?...

RUY BLAS, *défaillant.*

J'aurais agi de même. (*Sa voix s'éteint. La reine le soutient dans ses bras.*)

Je ne pouvais plus vivre. Adieu ! (*Montrant la porte.*) Fuyez d'ici !

– Tout restera secret. – Je meurs. (*Il tombe.*)

LA REINE, *se jetant sur son corps.*

Ruy Blas !

RUY BLAS, *qui allait mourir, se réveille à son nom prononcé par la reine.*

Merci !

9- MUSSET, LORENZACCIO (1834)
IV, 11 : LE DUC⁴⁴, LORENZO⁴⁵, SCORONCONCOLO⁴⁶

[*Par idéalisme, le jeune Lorenzo de Médicis a décidé de tuer son cousin, le duc Alexandre, tyran et dépravé notoire. Pour l'approcher et le tuer à coup sûr, Lorenzo (surnommé Lorenzaccio, par mépris) s'est joint à ses parties de débauche. Le rôle qu'il joue finit par lui coller à la peau.*

Pour piéger le Duc Alexandre, Lorenzo lui a fait croire que sa propre tante, Catherine, était amoureuse de lui et prête à lui céder.]

La chambre de Lorenzo. Entrent le Duc et Lorenzo

LE DUC – Je suis transi, – il fait vraiment froid. (*Il ôte son épée.*) Eh bien, mignon, qu'est-ce que tu fais donc ?

LORENZO – Je roule votre baudrier autour de votre épée, et je la mets sous votre chevet. Il est bon d'avoir toujours une arme sous la main. (*Il entortille le baudrier de manière à empêcher l'épée de sortir du fourreau.*)

LE DUC – Tu sais que je n'aime pas les bavardes, et il m'est revenu que la Catherine était une belle parleuse. Pour éviter les conversations, je vais me mettre au lit. – À propos, pourquoi donc as-tu fait demander des chevaux de poste à l'évêque de Marzi ?

LORENZO – Pour aller voir mon frère, qui est très malade, à ce qu'il m'écrit.

LE DUC – Va donc chercher ta tante.

LORENZO – Dans un instant. (*Il sort.*)

LE DUC, *seul* – Faire la cour à une femme qui vous répond « oui », lorsqu'on lui demande « oui ou non », cela m'a toujours paru très sot et tout à fait digne d'un Français. Aujourd'hui surtout que j'ai soupé comme trois moines, je serais incapable de dire seulement : « Mon cœur, ou mes chères entrailles », à l'infante d'Espagne. Je veux faire semblant de dormir ; ce sera peut-être cavalier, mais ce sera commode. (*Il se couche. – Lorenzo rentre l'épée à la main.*)

LORENZO – Dormez-vous Seigneur ? (*Il le frappe.*)

LE DUC – C'est toi, Renzo ?

LORENZO – Seigneur, n'en doutez pas. (*Il le frappe de nouveau. – Entre Scoronconcolo.*)

SCORONCONCOLO – Est-ce fait ?

LORENZO – Regarde, il m'a mordu au doigt. Je garderai jusqu'à la mort cette bague sanglante, inestimable diamant.

SCORONCONCOLO – Ah ! mon Dieu ! c'est le duc de Florence !

LORENZO, *s'asseyant sur le bord de la fenêtre* – Que la nuit est belle ! Que l'air du ciel est pur !
Respire, respire, cœur navré de joie !

SCORONCONCOLO – Viens, Maître, nous en avons trop fait ; sauvons-nous.

LORENZO – Que le vent du soir est doux et embaumé ! Comme les fleurs des prairies s'entr'ouvrent !
Ô nature magnifique, ô éternel repos !

SCORONCONCOLO – Le vent va glacer sur votre visage la sueur qui en découle. Venez, Seigneur.

LORENZO – Ah ! Dieu de bonté ! quel moment !

⁴⁴ Alexandre de Médicis, duc de Florence (1510-1537).

⁴⁵ Lorenzo de Médicis (1514-1548), cousin d'Alexandre de Médicis. Lorenzaccio est un surnom dépréciatif.

⁴⁶ Spadassin à la solde de Lorenzo.

SCORONCONCOLO, *à part* – Son âme se dilate singulièrement. Quant à moi, je prendrai les devants.

(Il veut sortir.)

LORENZO – Attends ! tire ces rideaux. Maintenant, donne-moi la clef de cette chambre.

SCORONCONCOLO – Pourvu que les voisins n'aient rien entendu !

LORENZO – Ne te souviens-tu pas qu'ils sont habitués à notre tapage ? Viens, partons. *(Ils sortent.)*

Alfred de Musset, *Lorenzaccio*, in *Théâtre complet*, éd. M. Allem, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1962 (1958), p. 179-181.

10- MUSSET, *LES CAPRICES DE MARIANNE* (1833) II, 6 : OCTAVE, MARIANNE

[*Cœlio est amoureux de Marianne, mais il est trop timide pour lui faire sa cour. Il envoie donc un ami débauché, Octave, plaider sa cause auprès de la belle. Celle-ci tombe amoureuse de ce dernier, et accepte d'accorder un rendez-vous à Cœlio, persuadée qu'Octave s'y rendra lui-même. Octave reste néanmoins fidèle à son ami ; Cœlio se fait alors assassiner par des spadassins envoyés par le mari jaloux de Marianne, Claudio. La scène qui suit est le dénouement de la pièce.*]

Un cimetière. Octave et Marianne auprès d'un tombeau.

OCTAVE – Moi seul au monde je l'ai connu. Cette urne d'albâtre, couverte de ce long voile de deuil, est sa parfaite image. C'est ainsi qu'une douce mélancolie voilait les perfections de cette âme tendre et délicate. Pour moi seul, cette vie silencieuse n'a point été un mystère. Les longues soirées que nous avons passées ensemble sont comme de fraîches oasis dans un désert aride ; elles ont versé sur mon cœur les seules gouttes de rosée qui y soient jamais tombées. Cœlio était la bonne partie de moi-même ; elle est remontée au ciel avec lui. C'était un homme d'un autre temps ; il connaissait les plaisirs, et leur préférait la solitude ; il savait combien les illusions sont trompeuses, et il préférait ses illusions à la réalité. Elle eût été heureuse, la femme qui l'eût aimé.

MARIANNE – Ne serait-elle point heureuse, Octave, la femme qui t'aimerait ?

OCTAVE – Je ne sais point aimer ; Cœlio seul le savait. La cendre que renferme cette tombe est tout ce que j'ai aimé sur la terre, tout ce que j'aimerais. Lui seul savait verser dans une autre âme toutes les sources de bonheur qui reposaient dans la sienne. Lui seul était capable d'un dévouement sans bornes ; lui seul eût consacré sa vie entière à la femme qu'il aimait, aussi facilement qu'il aurait bravé la mort pour elle. Je ne suis qu'un débauché sans cœur, je n'estime point les femmes ; l'amour que j'inspire est comme celui que je ressens, l'ivresse passagère d'un songe. Je ne sais pas les secrets qu'il savait. Ma gaieté est comme le masque d'un histrion ; mon cœur est plus vieux qu'elle, mes sens blasés n'en veulent plus. Je ne suis qu'un lâche, sa mort n'est point vengée.

MARIANNE – Comment aurait-elle pu l'être, à moins de risquer votre vie ? Claudio est trop vieux pour accepter un duel, et trop puissant dans cette ville pour rien craindre de vous.

OCTAVE – Cœlio m'aurait vengé si j'étais mort pour lui, comme il est mort pour moi. Ce tombeau m'appartient : c'est moi qu'ils ont étendu sous cette froide pierre, c'est pour moi qu'ils avaient aiguisé leurs épées ; c'est moi qu'ils ont tué. Adieu la gaieté de ma jeunesse, l'insouciant folie, la vie libre et joyeuse au pied du Vésuve ! adieu les bruyants repas, les causeries du soir, les sérénades sous les balcons dorés ! adieu Naples et ses femmes, les mascarades à la lueur des torches, les longs soupers à l'ombre des forêts ! adieu l'amour et l'amitié ! ma place est vide sur la terre.

MARIANNE – Mais non pas dans mon cœur, Octave. Pourquoi dis-tu : adieu l'amour ?

OCTAVE – Je ne vous aime pas, Marianne ; c'était Cœlio qui vous aimait.

11- ROSTAND, *CYRANO DE BERGERAC* (1897) V, 6 : CYRANO⁴⁷, ROXANE⁴⁸, LE BRET⁴⁹, RAGUENEAU⁵⁰.

[*Cyrano de Bergerac est amoureux de sa cousine Roxane depuis leur enfance ; celle-ci l'ignore. Elle s'est retirée depuis plusieurs années dans un couvent après la mort de son époux, le jeune et beau Christian, que Cyrano avait aidé à passer pour un bel esprit auprès d'elle. Toutes les semaines, il rend visite à Roxane sans lui révéler la supercherie sur laquelle elle a fondé sa vie.*

Par ailleurs, Cyrano a passé sa vie à mécontenter les puissants. Un inconnu vient de lui faire tomber une bûche sur la tête. Alors qu'il agonise, il tient à rendre une dernière fois visite à sa cousine, qui vient d'apprendre la vérité.]

LE BRET

Quelle imprudence !

Ah ! j'en étais bien sûr ! il est là !

CYRANO, *souriant et se redressant.*

Tiens, parbleu !

LE BRET

Il s'est tué, Madame, en se levant !

ROXANE

Grand Dieu !

Mais tout à l'heure alors... cette faiblesse ?... cette ?...

CYRANO

C'est vrai ! je n'avais pas terminé ma gazette :

... Et samedi vingt-six, une heure avant dîné,

Monsieur de Bergerac est mort assassiné. (*Il se découvre ; on voit sa tête entourée de linges.*)

ROXANE

Que dit-il ? – Cyrano ! – Sa tête enveloppée !...

Ah ! que vous a-t-on fait ? Pourquoi ?

CYRANO

« D'un coup d'épée,

Frappé par un héros, tomber la pointe au cœur ! »...

– Oui, je disais cela !... Le destin est railleur !...

Et voilà que je suis tué dans une embûche,

Par derrière, par un laquais, d'un coup de bûche !

C'est très bien. J'aurai tout manqué, même ma mort.

RAGUENEAU

Ah ! Monsieur !

CYRANO

Ragueneau ne pleure pas si fort ! (*Il lui tend la main.*)

⁴⁷ Personnage inspiré d'une figure historique : Savinien de Cyrano de Bergerac (1619-1655), écrivain libertin, auteur notamment d'une comédie, *Le Pédant joué* (1645) ; tragédie, *La Mort d'Agrippine* (1654, voir ci-dessus) ; et d'une fiction narrative intitulée *Les États et Empires de la Lune et du Soleil* (1657).

⁴⁸ Magdeleine Robin, cousine de Cyrano.

⁴⁹ Ami de Cyrano.

⁵⁰ Ancien rôtiisseur-pâtissier, ami de Cyrano.

Qu'est-ce que tu deviens, maintenant, mon confrère ?

RAGUENEAU, *à travers ses larmes.*

Je suis moucheur de... de... chandelles, chez Molière.

CYRANO

Molière !

RAGUENEAU

Mais je le veux quitter, dès demain ;

Oui, je suis indigné !... Hier, on jouait *Scapin*,

Et j'ai vu qu'il vous a pris une scène !

LE BRET

Entière !

RAGUENEAU

Oui, Monsieur, le fameux : « Que diable allait-il faire ?... »

LE BRET, *furieux.*

Molière te l'a pris !

CYRANO

Chut ! chut ! Il a bien fait !... (*À Ragueneau.*)

La scène, n'est-ce pas, produit beaucoup d'effet ?

RAGUENEAU, *sanglotant.*

Ah ! Monsieur, on riait ! on riait !

CYRANO

Oui, ma vie

Ce fut d'être celui qui souffle, – et qu'on oublie ! (*À Roxane.*)

Vous souvient-il du soir où Christian vous parla

Sous le balcon ? Eh bien ! toute ma vie est là :

Pendant que je restais en bas, dans l'ombre noire,

D'autres montaient cueillir le baiser de la gloire !

C'est justice, et j'approuve au seuil de mon tombeau :

Molière a du génie et Christian était beau !

(*À ce moment, la cloche de la chapelle ayant tinté, on voit passer au fond, dans l'allée, les religieuses se rendant à l'office.*)

Qu'elles aillent prier puisque leur cloche sonne !

ROXANE, *se relevant pour appeler.*

Ma sœur ! ma sœur !

CYRANO, *la retenant.*

Non ! Non ! n'allez chercher personne :

Quand vous reviendriez, je ne serais plus là.

(*Les religieuses sont entrées dans la chapelle, on entend l'orgue.*)

Il me manquait un peu d'harmonie... en voilà.

ROXANE

Je vous aime, vivez !

CYRANO

Non ! car c'est dans le conte

Que lorsqu'on dit : Je t'aime ! au prince plein de honte,

Il sent sa laideur fondre à ces mots de soleil...

Mais tu t'apercevrais que je reste pareil.

ROXANE

J'ai fait votre malheur ! moi ! moi !

CYRANO

Vous ?... au contraire !

J'ignorais la douceur féminine. Ma mère
Ne m'a pas trouvé beau. Je n'ai pas eu de sœur.
Plus tard, j'ai redouté l'amante à l'oeil moqueur.
Je vous dois d'avoir eu, tout au moins, une amie.
Grâce à vous une robe a passé dans ma vie.

LE BRET, *lui montrant le clair de lune qui descend à travers les branches.*

Ton autre amie est là, qui vient te voir !

CYRANO, *souriant à la lune.*

Je vois.

ROXANE

Je n'aimais qu'un seul être, et je le perds deux fois !

CYRANO

Le Bret, je vais monter dans la lune opaline,
Sans qu'il faille inventer, aujourd'hui, de machine...

ROXANE

Que dites-vous ?

CYRANO

Mais oui, c'est là, je vous le dis.

Que l'on va m'envoyer faire mon paradis.
Plus d'une âme que j'aime y doit être exilée,
Et je retrouverai Socrate et Galilée !

LE BRET, *se révoltant.*

Non ! non ! C'est trop stupide à la fin, et c'est trop
Injuste ! Un tel poète ! Un cœur si grand, si haut !
Mourir ainsi !... Mourir !...

CYRANO

Voilà Le Bret qui grogne ! [...]

CYRANO *est secoué d'un grand frisson et se lève brusquement.*

Pas là ! non ! pas dans ce fauteuil ! (*On veut s'élançer vers lui.*)

– Ne me soutenez pas ! – Personne ! (*Il va s'adosser à l'arbre.*)

Rien que l'arbre ! (*Silence.*)

Elle vient. Je me sens déjà botté de marbre,
– Ganté de plomb ! (*Il se raidit*) Oh ! mais !... puisqu'elle est en chemin,
Je l'attendrai debout, (*Il tire l'épée*) et l'épée à la main !

LE BRET

Cyrano !

ROXANE, *défaillante.*

Cyrano ! (*Tous reculent épouvantés.*)

CYRANO

Je crois qu'elle regarde...

Qu'elle ose regarder mon nez, cette Camarde. (*Il lève son épée.*)

Que dites-vous ?... C'est inutile ?... Je le sais !

Mais on ne se bat pas dans l'espoir du succès !

Non ! Non ! c'est bien plus beau lorsque c'est inutile !

– Qu'est-ce que c'est que tous ceux-là ? – Vous êtes mille ?

Ah ! je vous reconnais, tous mes vieux ennemis !

Le Mensonge ? (*Il frappe de son épée le vide.*)

Tiens, tiens ! – Ha ! ha ! les Compromis,

Les Préjugés, les Lâchetés !... (*Il frappe.*) Que je pactise ?

Jamais, jamais ! – Ah ! te voilà, toi, la Sottise !

– Je sais bien qu'à la fin vous me mettez à bas ;
N'importe : je me bats ! je me bats ! je me bats !
(*Il fait des moulinets immenses et s'arrête haletant.*)

Oui, vous m'arrachez tout, le laurier et la rose !
Arrachez ! Il y a malgré tout quelque chose
Que j'emporte, et ce soir, quand j'entrerai chez Dieu,
Mon salut balaiera largement le seuil bleu,
Quelque chose que sans un pli, sans une tache,
J'emporte malgré vous, (*Il s'élançe l'épée haute.*)
et c'est...

(*L'épée s'échappe de ses mains, il chancelle, tombe dans les bras de Le Bret et de Ragueneau.*)

ROXANE, *se penchant sur lui et lui baisant le front.*

C'est ?

CYRANO, *rouvre les yeux, la reconnaît et dit en souriant.*

Mon panache.

Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac, comédie héroïque en cinq actes en vers, représentée à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin le 28 décembre 1897*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1901, p. 210-215.

12- CLAUDEL, *L'OTAGE* (1911) III, 4 (VARIANTE) : TURELURE, SYGNE

[*Sygne est la dernière des Coûfontaine. Alors qu'elle est sur le point d'épouser son cousin, Georges, le préfet de police Toussaint Turelure (également coupable de la mort des parents de Sygne) lui propose un marché : si elle accepte de l'épouser, il laissera en liberté le Pape, dont il a appris que Georges le tenait captif dans le manoir des Coûfontaine. Le curé Badilon a convaincu Sygne de céder à ce chantage.*

Plusieurs années ont passé : Georges est résolu à libérer Sygne d'un mariage odieux. Pour cela, il tire sur Turelure. Mais Sygne s'interpose et prend la balle qui était destinée à son mari. Dans cette scène, elle est en train d'agoniser.]

TURELURE

Croyez-vous que je ne vous comprenne pas ? (*Silence.*)

Vous ne voulez pas me pardonner. Vous ne voulez pas que ce prêtre⁵¹ vous impose le pardon.

Vous voulez bien me donner votre vie, la mort était une chose trop bonne pour me la laisser.

Mais non point me pardonner. Et pourtant c'est la condition nécessaire de votre salut⁵² !

(*Silence. Lentement comme s'il épelait sur ses lèvres :*)

« Je n'en puis plus », dites-vous ? (*Silence. Turelure, de même :*)

« Tout est épuisé – jusqu'au fond. – Tout est exprimé – jusqu'à la dernière goutte. » Non, cela n'est pas.

Le devoir reste.

Laissez-moi vous conjurer au nom de votre salut éternel.

En vérité, vous êtes un scandale pour moi, qui ne crois pas plus à ces choses que votre frère.

(*Silence. Signe que non.*)

Si grande est la haine que vous me portez !

Quel fut donc notre mariage ?

Le mariage est un sacrement. Ce n'est point le prêtre qui fait le mariage, c'est le consentement seul

Et comme le pain de l'Eucharistie⁵³, le *oui* est la matière de cette communion permanente.

Combien ne doit-il pas être complet qui fait de deux âmes

Une seule en une seule chair ?

Un grand sacrement, dit l'Apôtre⁵⁴. (*Silence.*)

Sygne, que dois-je penser de ce oui que vous m'avez donné ? (*Silence.*)

Vos intentions étaient droites ? Défaite.

Il s'agissait de sauver le Pape ? Non.

Aucun bien ne justifie un acte mauvais. Aucun. (*Silence.*)

Sygne, m'entendez-vous ? Oui, je vois que vous m'entendez encore. Ah, fille fière, tu ne fléchis pas ! (*Silence*)

⁵¹ Le curé Badilon.

⁵² Le salut de son âme, dans une perspective catholique.

⁵³ Sacrement chrétien de la communion.

⁵⁴ Référence aux lettres de Saint Paul.

Tu n'as pas su faire complètement ton sacrifice et tu recules au dernier moment.
La damnation, Sygne ! L'éternelle privation de ce Dieu qui t'a faite,
Et qui m'a fait aussi, à son image : oui, quoique tu refuses de me pardonner !
De ce Dieu qui t'appelle à ce suprême instant et qui te somme, toi, la dernière de ta race.
Coûfontaine ! Coûfontaine ! M'entends-tu ?
Et quoi ! Tu refuses ! Tu trahis !
Lève-toi ! quand tu serais déjà morte ! C'est ton suzerain qui t'appelle ! Eh bien, tu fais
défection ?
Lève-toi, Sygne ! Lève-toi, soldat de Dieu ! et donne-lui ton gant.
Comme Roland sur le champ de bataille quand il remet son poing à l'Archange Saint Michel,
Lève-toi et crie : ADSUM ! Sygne ! Sygne ! (*Énorme et railleur au-dessus d'elle :*)
COÛFONTAINE, ADSUM⁵⁵ ! COÛFONTAINE, ADSUM ! (*Elle fait un effort désespéré
comme pour se lever et retombe. Turelure, plus bas et comme effrayé :*)
COÛFONTAINE, ADSUM. (*Silence. Il prend le flambeau et fait passer la lumière devant ses
yeux qui restent immobiles et fixes. Le rideau tombe.*)

Paul Claudel, *L'Otage*, in *Théâtre*, t. 2, éd. J. Madaule et J. Petit, Paris, Gallimard, Pléiade, 1965,
p. 305-307.

⁵⁵ « Moi, Coûfontaine, je réponds présent » ; devise familiale des Coûfontaine.

13- BECKETT, *LA DERNIÈRE BANDE* (1959)

[*Dans sa chambre, un vieil homme nommé Krapp vient d'écouter une bande qu'il a enregistrée le jour de ses trente-neuf ans.*]

KRAPP

Viens d'écouter ce pauvre petit crétin pour qui je me prenais il y a trente ans, difficile de croire que j'aie jamais été con à ce point-là⁵⁶. Ça au moins c'est fini, Dieu merci. (*Pause.*) Les yeux qu'elle avait ! (*Rêvasse, se rend compte qu'il est en train d'enregistrer le silence, débranche l'appareil, rêve. Finalement.*) Tout était là, tout le ... (*Se rend compte que l'appareil n'est pas branché, le rebranche.*) Tout était là, toute cette vieille charogne de planète, toute la lumière et l'obscurité et la famine et la bombance des... (*il hésite*)... des siècles ! (*Pause. Dans un cri.*) Oui ! (*Pause. Amer.*) Laisser filer ça ! Jésus ! Ça aurait pu le distraire de ses chères études ! Jésus⁵⁷ ! (*Pause. Avec lassitude.*) Enfin, peut-être qu'il avait raison. (*Pause.*) Peut-être qu'il avait raison. (*Rêvasse. Se rend compte. Débranche l'appareil. Consulte l'enveloppe.*) Pah ! (*La froisse et la jette. Révasse. Rebranche l'appareil.*) Rien à dire, pas couic. Qu'est-ce que c'est aujourd'hui, une année ? Merde remâchée et bouchon au cul. (*Pause.*) Dégusté le mot bobine. (*Avec délectation.*) Bobiine ! L'instant le plus heureux des derniers cinq cent mille. (*Pause.*) Dix-sept exemplaires de vendus, dont onze au prix de gros à des bibliothèques municipales au-delà des mers. En passe d'être quelqu'un. (*Pause.*) Une livre, six shillings et quelques pences, huit probablement. (*Pause.*) Me suis traîné dehors une fois ou deux avant que l'été se glace. Resté assis à grelotter dans le parc, noyé dans les rêves et brûlant d'en finir. Personne. (*Pause.*) Dernières chimères. (*Avec véhémence.*) À refouler ! (*Pause.*) Me suis crevé les yeux à lire *Effie* encore, une page par jour, avec des larmes encore. *Effie*... (*Pause.*) Aurais pu être heureux avec elle là-haut sur la Baltique, et les pins, et les dunes. (*Pause.*) Non ? (*Pause.*) Et elle ? (*Pause.*) Pah ! (*Pause.*) Fanny est venue une ou deux fois. Vieille ombre de putain squelettique. Pas pu faire grand'chose, mais sans doute mieux qu'un coup de pied dans l'entre-jambes. La dernière fois, ça n'était pas si mal. Comment tu fais ton compte, m'a-t-elle dit, à ton âge ? Je lui ai répondu que je m'étais réservé pour elle toute ma vie. (*Pause.*) Été aux Vêpres une fois, comme lorsque j'étais en culottes courtes. (*Pause. Il chante.*)

L'ombre descend de nos montagnes,
L'azur du ciel va se ternir,
Le bruit se tait – (*Accès de toux. Presque inaudible*) – dans nos campagnes,
En paix bientôt tout va dormir.

(*Haletant.*) Me suis endormi et suis tombé du banc. (*Pause.*) Me suis demandé quelquefois dans la nuit si un dernier effort ne serait peut-être – (*Pause.*) Assez ! Vide ta bouteille et fous-toi au pieu. Reprend ces conneries demain. Ou restes-en là. (*Pause.*) Restes-en là. (*Pause.*) Installe-toi là dans le noir, adossé aux oreillers – et vagabonde. Sois de nouveau dans le vallon d'une veille de Noël à cueillir le houx, celui à baies rouges. (*Pause.*) Sois de nouveau sur le Croghan⁵⁸ un dimanche matin, dans la brume, avec la chienne, arrête-toi et écoute les cloches. (*Pause.*) Et ainsi de suite. (*Pause.*) Sois de nouveau, sois de nouveau. (*Pause.*) Toute cette vieille misère. (*Pause.*) Une fois ne

⁵⁶ Effet d'écho : dans la bande enregistrée le jour de ses trente-neuf ans, Krapp commentait déjà une précédente bande de la façon suivante : « Difficile de croire que j'aie jamais été ce petit crétin. » (p. 17).

⁵⁷ Autre effet d'écho : l'exclamation « Jésus ! » se trouvait également dans la bande qu'il vient d'écouter.

⁵⁸ Le Mont Croghan, en Irlande.

t'a pas suffi. *(Pause.)* Coule-toi sur elle.

Longue pause. Il se penche brusquement sur l'appareil, le débranche, arrache la bande, la jette au loin, place l'autre bande sur l'appareil, la fait avancer jusqu'au passage qu'il cherche, rebranche l'appareil, écoute en regardant fixement devant lui.

BANDE

– groseilles à maquereau, m'a-t-elle répondu. J'ai dit encore que ça me semblait sans espoir et pas la peine de continuer et elle a fait oui sans ouvrir les yeux. *(Pause.)* Je lui ai demandé de me regarder et après quelques instants – *(Pause.)* – après quelques instants elle l'a fait, mais les yeux comme des fentes à cause du soleil. Je me suis penché sur elle pour qu'ils soient dans l'ombre et ils se sont ouverts. *(Pause.)* M'ont laissé entrer. *(Pause.)* Nous dérivions parmi les roseaux et la barque s'est coincée. Comme ils se pliaient, avec un soupir, devant la proue ! *(Pause.)* Je me suis coulé sur elle, mon visage dans ses seins et ma main sur elle. Nous restions là, couchés, sans remuer. Mais, sous nous, tout remuait, et nous remuait, doucement, de haut en bas, et d'un côté à l'autre.

Pause. Les lèvres de Krapp remuent sans bruit.

Passé minuit. Jamais entendu pareil silence. La terre pourrait être inhabitée. *(Pause.)* Ici je termine cette bande. Boîte – *(Pause.)* – trois, bobine – *(Pause.)* – cinq. *(Pause.)* Peut-être que mes meilleures années sont passées. Quand il y avait encore une chance de bonheur. Mais je n'en voudrais plus. Plus maintenant que j'ai ce feu en moi. Non, je n'en voudrais plus.

Krapp demeure immobile, regardant dans le vide devant lui. La bande continue à se dérouler en silence. Rideau.

Samuel Beckett, *La Dernière bande*, traduit de l'anglais par l'auteur, in *La Dernière bande, suivi de Cendres*, Paris, Éditions de Minuit, 1959, p. 27-33.

14- IONESCO, *LE ROI SE MEURT* (1963)

[*La mort du roi Bérenger I^{er} est annoncée ; au fur et à mesure qu'il agonise et s'affaiblit, le monde autour de lui se désagrège et se désintègre. Ici, nous sommes au dénouement de la pièce : presque tout le décor s'est dissout dans le néant. Ne restent sur scène que le roi et sa première épouse, Marguerite, personnage qui s'est montré jusque-là dur et inflexible.*]

MARGUERITE

(*Au Roi.*) Renonce aussi à cet empire. Renonce aussi aux couleurs. Cela t'égaré encore, cela te retarde. Tu ne peux plus t'attarder, tu ne peux plus t'arrêter, tu ne dois pas. (*Elle s'écarte du Roi.*) Marche tout seul, n'aie pas peur. Vas-y. (*Marguerite, dans un coin du plateau, dirige le Roi de loin.*) Ce n'est plus le jour, ce n'est plus la nuit, il n'y a plus de jour, il n'y a plus de nuit. Laisse-toi diriger par cette roue qui tourne devant toi. Ne la perds pas de vue, suis-la, pas de trop près, elle est embrasée, tu pourrais te brûler. Avance, j'écarte les broussailles, attention, ne heurte pas cette ombre qui est à ta droite... Mains gluantes, mains implorantes, bras et mains pitoyables, ne revenez pas, retirez-vous. Ne le touchez pas, ou je vous frappe ! (*Au Roi.*) Ne tourne pas la tête. Évite le précipice à ta gauche, ne crains pas ce vieux loup qui hurle... ses crocs sont en carton, il n'existe pas. (*Au loup.*) Loup, n'existe plus ! (*Au Roi.*) Ne crains pas non plus les rats. Ils ne peuvent pas mordre tes orteils ! (*Aux rats.*) Rats et vipères, n'existent plus ! (*Au Roi.*) Ne te laisse pas apitoyer par le mendiant qui te tend la main... Attention à la vieille femme qui vient vers toi... Ne prends pas le verre d'eau qu'elle te tend. Tu n'as pas soif. (*À la vieille femme imaginaire.*) Il n'a pas besoin d'être désaltéré, bonne femme, il n'a pas soif. N'encombrent pas son chemin. Évanouissez-vous. (*Au Roi.*) Escalade la barrière... Le gros camion ne t'écrasera pas, c'est un mirage... Tu peux passer, passe... Mais non, les pâquerettes ne chantent pas, même si elles sont folles. J'absorbe leurs voix; elles, je les efface !... Ne prête pas l'oreille au murmure du ruisseau. Objectivement, on ne l'entend pas. C'est aussi un faux ruisseau, c'est une fausse voix... Fausses voix, taisez-vous. (*Au Roi.*) Plus personne ne t'appelle. Sens, une dernière fois, cette fleur et jette-la. Oublie son odeur. Tu n'as plus la parole. À qui pourrais-tu parler ? Oui, c'est cela, lève le pas, l'autre. Voici la passerelle, ne crains pas le vertige. (*Le Roi avance en direction des marches du trône.*) Tiens-toi tout droit, tu n'as pas besoin de ton gourdin, d'ailleurs tu n'en as pas. Ne te baisse pas, surtout, ne tombe pas. Monte, monte. (*Le Roi commence à monter les trois ou quatre marches du trône.*) Plus haut, encore plus haut. (*Le Roi est tout près du trône.*) Tourne-toi vers moi. Regarde-moi. Regarde à travers moi. Regarde ce miroir sans image, reste droit... Donne-moi tes jambes, la droite, la gauche. (*À mesure qu'elle lui donne ces ordres, le Roi raidit ses membres.*) Donne-moi un doigt, donne-moi deux doigts... trois... quatre... cinq... les dix doigts. Abandonne-moi le bras droit, le bras gauche, la poitrine, les deux épaules et le ventre. (*Le Roi est immobile, figé comme une statue.*) Et voilà, tu vois, tu n'as plus la parole, ton cœur n'a plus besoin de battre, plus la peine de respirer. C'était une agitation bien inutile, n'est-ce pas ? Tu peux prendre place.

Disparition soudaine de la reine Marguerite par la droite.

Le Roi est assis sur son trône. On aura vu, pendant cette dernière scène, disparaître progressivement les portes, les fenêtres, les murs de la salle du trône. Ce jeu de décor est très important. Maintenant, il n'y a plus rien sur le plateau sauf le Roi sur son trône dans une lumière grise. Puis, le Roi et son trône disparaissent également. Enfin, il n'y a plus que cette lumière grise. La disparition des fenêtres, portes, murs, Roi et trône doit se faire lentement, progressivement, très nettement. Le Roi assis sur son trône doit rester visible quelque temps avant de sombrer dans une sorte de brume. Rideau.

15- LAGARCE, *JUSTE LA FIN DU MONDE* (1990) ÉPILOGUE : LOUIS

[Après avoir disparu pendant des années, Louis revient auprès de sa famille pour l'informer de « sa fin prochaine ». La journée qu'il passe auprès d'elle est houleuse ; il repart sans avoir rien dit.]

LOUIS – Après, ce que je fais,
je pars.
Je ne revins plus jamais. Je meurs quelques mois plus tard,
une année tout au plus.

Une chose dont je me souviens et que je raconte encore
(après, j'en aurai fini) :
c'est l'été, c'est pendant ces années où je suis absent,
c'est dans le Sud de la France.

Parce que je me suis perdu, la nuit dans la montagne,
je décide de marcher le long de la voie ferrée.

Elle m'évitera les méandres de la route, le chemin sera plus court et je sais qu'elle passe près
de la maison où je vis.

La nuit, aucun train n'y circule, je ne risque rien
et c'est ainsi que je me retrouverai.

À un moment, je suis à l'entrée d'un viaduc immense,
il domine la vallée que je devine sous la lune,
et je marche seul dans la nuit,
à égale distance du ciel et de la terre.

Ce que je pense

(et c'est cela que je voulais dire)

c'est que je devrais pousser un grand et beau cri,
un long et joyeux cri qui résonnerait dans toute la vallée,
que c'est ce bonheur-là que je devrais m'offrir,
hurler une bonne fois,
mais je ne le fais pas,
je ne l'ai pas fait.

Je me remets en route avec seul le bruit de mes pas sur le gravier.

Ce sont des oublis comme celui-là que je regretterai.

Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, in *Théâtre complet*, t. 3, Paris, Les Solitaires
intempestifs, 1999, p. 279-280.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- Anthologie de l'Avant-scène théâtre*, Paris, L'Avant-scène théâtre, 2008-2014. (Une excellente et très riche introduction au théâtre français, qui a l'intérêt notoire de croiser commentaires littéraires et analyses de metteurs en scène.)
- SMITH Darwin, PARUSSA Gabriela et HALÉVY Olivier (dir.), *Le Théâtre français du Moyen Âge et de la Renaissance*, 2014.
 - BIET Christian (dir.), *Le Théâtre français du XVII^e siècle*, 2009.
 - TESSON Philippe, BOUMENDIL Anne-Claire et CELIK Olivier (dir.), *Le Théâtre français du XVIII^e siècle*, 2009.
 - LAPLACE-CLAVERIE Hélène, LEDDA Sylvain et NAUGRETTE Florence, (dir.), *Le Théâtre français du XIX^e siècle*, 2008.
 - ABIRACHED Robert (dir.), *Le Théâtre français du XX^e siècle*, 2011.
- BIET Christian et TRIAU Christophe, *Qu'est-ce que le théâtre ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2006. (Une introduction globale très efficace aux différents aspects de l'art dramatique.)
- DEGAINE André, *Histoire du théâtre dessinée, De la préhistoire à nos jours, tous les temps et tous les pays*, Saint-Genouph, Nizet, 1992. (Un ouvrage illustré extrêmement riche et plaisant à lire sur le théâtre depuis l'Antiquité grecque.)
- GOUHIER Henri, *Le Théâtre et l'existence*, Paris, Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 1991. (Une réflexion passionnante sur les enjeux philosophiques du théâtre ; se méfier, cependant, des définitions données de la tragédie et du « tragique », qui sont extrêmement discutables.)
- LARTHOMAS Pierre, *Le Langage dramatique, Sa nature, ses procédés*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1980 (1972). (Ouvrage de référence sur les codes du théâtre. Indispensable pour l'étude des textes dramatiques.)
- LEDDA Sylvain, *Des feux dans l'ombre, La Représentation de la mort sur la scène romantique (1827-1835)*, Paris, Honoré Champion, coll. « Romantisme et modernités », 2009. (Un ouvrage de spécialiste. À consulter si vous vous prenez de passion pour le sujet.)
- UBERSFELD Anne, *Lire le théâtre*, 3 t., Paris, Belin, 1996. (Un ouvrage de référence sur le paradoxe que constitue la lecture d'un texte destiné à être mis en scène.)
- ZANIN Enrica, *Fins tragiques, Poétique et éthique du dénouement dans la tragédie de la première modernité (Italie, France, Espagne, Allemagne)*, Genève, Droz, 2014. (Un ouvrage de spécialiste sur la spécificité des dénouements tragiques aux débuts de l'époque moderne. À consulter si vous vous prenez de passion pour le sujet.)

TABLE DES MATIÈRES

ŒUVRES CITÉES.....	2
Virey, <i>La Macchabée</i> (1596).....	3
Corneille, <i>Horace</i> (1641).....	5
Rotrou, <i>Le Véritable saint Genest</i> (1647).....	6
Cyrano de Bergerac, <i>La Mort d'Agrippine</i> (1654).....	8
Molière, <i>Le Festin de Pierre</i> (<i>Don Juan</i> ; 1665).....	10
Racine, <i>Bajazet</i> (1672).....	12
Racine, <i>Phèdre et Hippolyte</i> (1677).....	14
Hugo, <i>Ruy Blas</i> (1838).....	18
Musset, <i>Lorenzaccio</i> (1834).....	22
Musset, <i>Les Caprices de Marianne</i> (1833).....	24
Rostand, <i>Cyrano de Bergerac</i> (1897).....	25
Claudé, <i>L'Otage</i> (1911).....	29
Beckett, <i>La Dernière bande</i> (1959).....	31
Ionesco, <i>Le Roi se meurt</i> (1963).....	33
Lagarce, <i>Juste la fin du monde</i> (1990).....	34
BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE.....	35